

Jean-Luc Godard, qui livrera au prochain Festival de Cannes ce qu'il prévoit constituer son dernier film, *Socialisme*, est encore debout. Même si, à 80 ans bientôt, ses œuvres phares sont derrière sa foulée. Vieux lion amer, ou visionnaire incompris. JLG, tel qu'en lui-même...

ODILE TREMBLAY

Le cinéaste suisse, longtemps établi en France, fut avec François Truffaut l'étoile de la Nouvelle Vague, mais aussi, au long des décennies suivantes, un phare contesté, admiré, honni et incontournable du 7^e art et de sa parole. L'homme-cinéma, pour le meilleur et pour le pire. Imposteur, clament ses détracteurs.

«Les mystères y sont aussi profonds qu'est redoutable la capacité de l'artiste à se constituer un personnage public qui soit également un leurre. Le nom de Godard fabrique de la mythologie», précise d'entrée de jeu Antoine de Baecque, auteur de cette monumentale biographie non autorisée, mais fouillée en ses recoins obscurs.

Le mal-être d'un homme et d'un cinéaste qui nourrit son époque-miroir dans un déséquilibre recherché qui le gardera longtemps en phase créative avec sa société, avant de l'isoler de plus en plus, relève ici du drame shakespearien. Génie intuitif, explorateur de la pellicule et de la vidéo, le cinéaste de *Pierrot le fou* et de *Bande à part* est offert en fragments, comme le corps de Bardot dans *Le Mépris*.

Critique et grand historien du cinéma, à qui on devait notamment la biographie de François Truffaut (coécrite avec Serge Toubiana en 1996) et *La Nouvelle Vague, portrait d'une jeunesse* deux

On sait gré à Antoine de Baecque de n'avoir pas cherché à embellir le personnage, mais le pouvait-il? Godard nous est livré pieds et poings liés, avec tous ses côtés odieux.

ans plus tard, Antoine de Baecque, connaisseur du 7^e art tout-terrain, mit quand même trois ans de recherches et d'interviews pour débroussailler le personnage JLG, sa vie tumultueuse, ses changements de cap créatifs et d'orientation politique, ses amours, sa créativité, fouillant la genèse de chaque projet mené ou pas à terme, le regardant ployer sous le poids de son nom devenu mythique, collé à lui en porte-à-faux, si utile pourtant...

Cette brique de près de mille pages se savoure comme une sorte de polar, à la recherche d'un créateur énigme qui nous échappe toujours. Par-delà le parcours godardien, elle recouvre l'aventure cinématographique des 60 dernières années en France, mais aussi sur la planète cinéma, où JLG traîna sa bosse et sa caméra.

Le cinéaste d'*À bout de souffle* et de *Prénom Carmen* mit tant d'énergie à brouiller ses propres pistes, à coups d'aphorismes brillants et de pirouettes cinématogra-

phiques, que le biographe, livrant un Himalaya de faits, aura du mal à mettre le doigt sur les rouages profonds de son processus créatif. Mais la fameuse méthode — dialogues servis à la dernière minute aux interprètes, films se dessinant au tournage, sens aigu du montage — est étudiée, bien sûr.

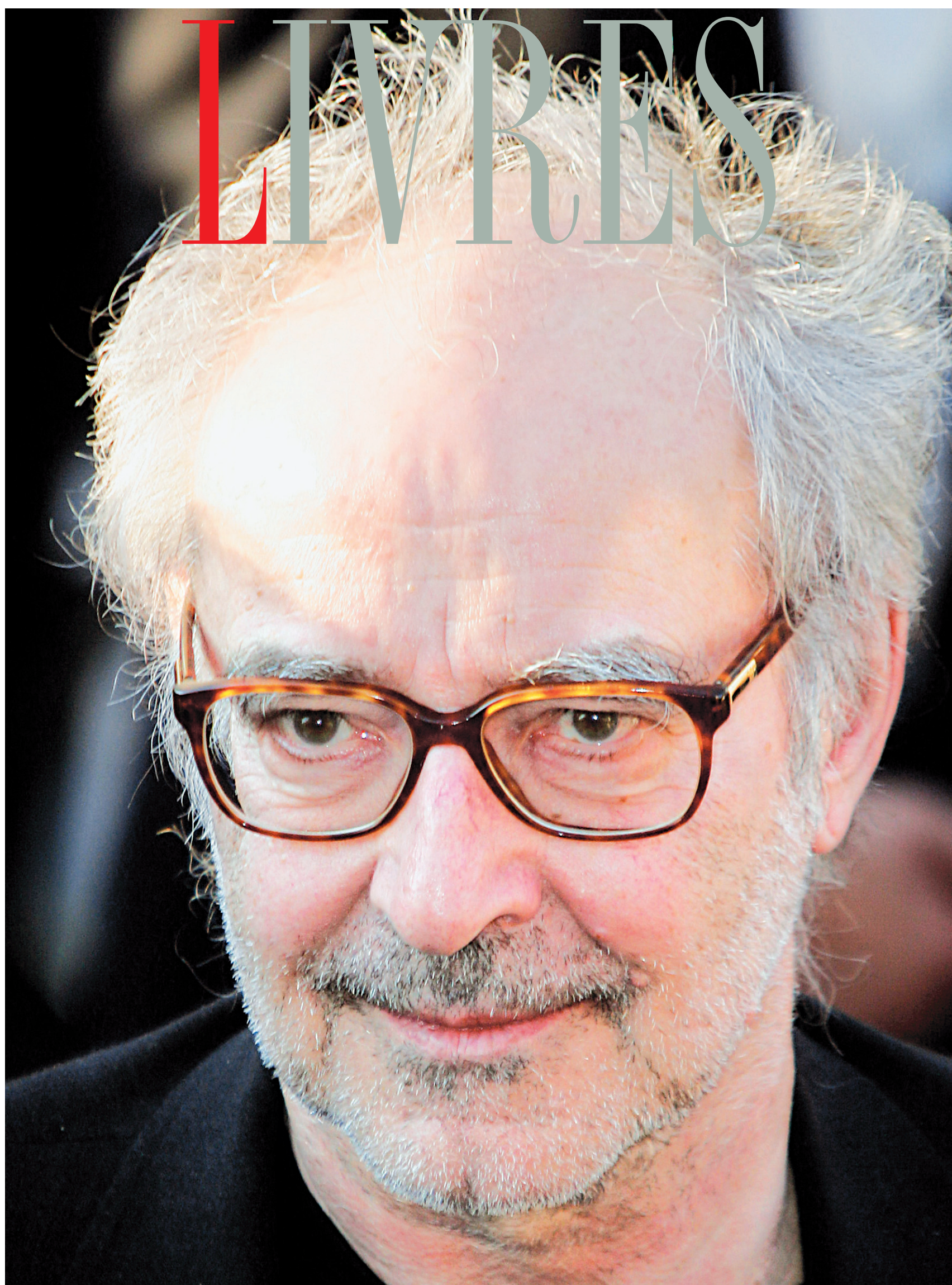
On sait gré à Antoine de Baecque de n'avoir pas cherché à embellir le personnage, mais le pouvait-il? Godard nous est livré pieds et poings liés, avec tous ses côtés odieux. Il aimait voler, dont un livre précieux appartenant à son helvète famille bourgeoise, mais aussi la caisse des *Cahiers du cinéma*, dérobée en 1952 parce qu'il avait envie de filer à Zurich. Sa misogynie (y compris un droit de cuissage sur bien des starlettes), les humiliations qu'il faisait subir à ses acteurs, son opportunisme s'étalent au grand soleil, comme ses relations souvent houleuses avec les femmes de sa vie, muses, actrices et collaboratrices, d'Anna Karina à Anne-Marie Miéville en passant par Anne Wiazemsky. Ajoutez la goujaterie et son manque de loyauté envers ses amis, les commandes sans cesse dé tournées, les promesses trahies, la méchanceté affûtée comme une lame.

François Truffaut, le compagnon des beaux jours, finira par le traiter de «merde sur un socle» avant de le chasser de sa vie, à travers un échange de lettres d'une violence comme toute savoureuse. Dans une tentative permanente de réinventer le langage du cinéma, JLG s'est toujours mis en danger, jetant son équipe et ses proches sur le bûcher du sacrifice.

Quelques pages sont consacrées aux passages de Godard au Québec. Son périple abitibien en 1968, «dans le grand nord du Québec» (sic!), alors qu'il voulait créer une série télé sur les luttes des mineurs, tourna court quand il décida de filer à l'anglaise pour cause de froid extérieur jugé trop extrême. Sa série de 14 conférences sur l'histoire du cinéma et son propre parcours, données au Conservatoire de Montréal en 1978 à l'instigation de Serge Losique, fera date davantage.

Le parcours de Godard est l'occasion d'aborder une fois de plus la montée de la Nouvelle Vague avec les jeunes Turcs des *Cahiers du cinéma*. Tout comme l'avènement d'*À bout de souffle*, son premier long métrage demeura le plus célèbre, ce qui colore quand même une carrière... Mai 68 offre un retour sur une révolution flamme, dans laquelle Godard se sera moins engagé finalement que prévu. D'abord de droite, avec des relents d'antisémitisme venus d'un grand-père à moitié collabo, le revirement à gauche de Godard se fit à partir de *La Chinoise*, témoignant d'une jeunesse maoïste estudiantine en 1967.

La bio braque la lumière sur une époque obscure de sa vie, alors que Godard s'acquitte avec



GODARD, les dessous de la Vague

Jean-Luc Godard à son arrivée au Festival de Cannes pour la projection de son film *Notre musique* en mai 2004.

le groupe révolutionnaire Dziga Vertov au cours des années 1970. Retour aussi sur le scandale entourant son film *Je vous salue, Marie*, que le pape Jean Paul II dénonce comme offensant pour la foi chrétienne en 1985. Godard n'est à l'aise que dans un climat de controverse et jubile devant l'interdit papal.

Les liens d'amour-haine qu'il entretient avec les États-Unis, où nombre de ses projets avortèrent, font écho à des rapports ambigus avec le star-système, même français. Lui qui méprisait quelque peu la Brigitte Bardot du *Mépris* et harcela psychologiquement Mireille Darc et Jean Yanne sur *Week-end*, comme Yves Montand et Jane Fonda dans *Tout va bien*. Mais les tensions de tournage nourrissaient également ses films.

«Longtemps le passé n'a pas existé dans les films de Godard», constate le biographe. Du moins dans ses douze premiers... avant qu'il ne se transforme en mémorialiste. Déçu par le cinéma,

dégoûté par l'empire télévisuel, boudé par le grand public, frappé d'hermétisme, désormais historien du cinéma, il deviendra ce roi Lear qu'il rêva de porter à l'écran, projet qu'il sabota comme bien d'autres.

Qu'importe? JLG demeure référentiel, par son foisonnement, sa diversité, sa faculté de penser le 7^e art (comme de l'enterrer) et l'influence inouïe qu'il exerça chez les cinéastes et les cinéphiles.

Bible godardienne, cette bio se révèle à la fois un chant d'amour pour un art de mouvement et le profil déchéqueté d'un artiste sur son socle immolé.

Le Devoir

GODARD BIOGRAPHIE

Antoine de Baecque
Grasset
Paris, 2010, 935 pages



LIVRES

Le Prix littéraire des collégiens : les critiques

Chaque année, le Prix littéraire des collégiens couronne une œuvre de fiction d'ici dans le cadre du Salon international du livre de Québec. À la suite du vote de près de 800 collégiens et des délibérations de 46 de leurs représentants, c'est le roman *La foi du braconnier* de Marc Séguin, une œuvre publiée aux éditions Leméac, qui a été élu grand gagnant par ces collégiens venus d'une quarantaine d'établissements québécois ainsi que d'un lycée français et d'un lycée suédois, invités spécialement pour l'occasion.

Au cours de cet exercice, les élèves sont invités à soumettre leurs critiques des cinq livres finalistes. Nous publions aujourd'hui les meilleures de ces critiques, après sélection par un jury composé de Simon Roy, professeur au collège Lionel-Groulx, Louise Noël, professeure au collège Montmorency; Louise Gérin Duffy, membre du comité de coordination du Prix des collégiens; Hélène Lacoste, recherchiste pour l'émission *Vous m'en lirez tant* de Radio-Canada, et Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*.



Quelques-uns des élèves qui ont participé à Québec aux délibérations du Prix littéraire des collégiens

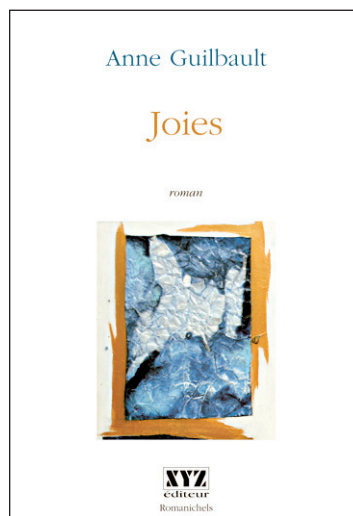
Anne Guilbault

La joie, un mal fou

ARIELLE ST-AMOUR
Collège de Saint-Jérôme

Récit d'instantanés fragmentés, *Joies* est le témoignage d'un homme qui cherche désespérément, d'un frère qui toujours est hanté par le souvenir de sa sœur Georgie. Pour recoller les morceaux, pour retrouver sa voix et sa mémoire, le narrateur anonyme parcourt la ville en suivant les traces imaginaires de Georgie, mû par la force de sa mémoire endolorie, la même qui l'a poussé à fuir l'hôpital psychiatrique. Les raisons et l'événement tragique ayant causé son état sont aussi mystérieux que l'endroit où se trouve sa sœur bien-aimée.

C'est donc une quête incessante qui anime le narrateur, quête qui avance par indices habilement semés par Guilbault entre deux vagues d'émotions. Le lecteur avance alors dans ce récit au même rythme que le narrateur: par



petits pas hésitants. Introspectif, émouvant, condensé; *Joies* nous plonge directement dans la psyché du narrateur.

Sans fioritures inutiles, Guilbault utilise une langue poétique et poignante pour nous envelopper dans son univers. Dans des phrases courtes et impression-

nistes se rapprochant plus de la confession que du récit, les paroles du narrateur rejoignent efficacement le lecteur. C'est ainsi que l'écriture apparaît comme un acte salvateur, devenant un pont entre le monde intérieur du narrateur et le monde extérieur. Sans la puissance des mots qui le composent, *Joies* ne serait qu'un récit décousu. Or l'auteur a su étudier et construire chaque phrase pour que celle-ci devienne un coup de poing, un cri du narrateur pour survivre devant la cruauté du monde. Survivre, malgré la folie qui guette patiemment, malgré l'oubli, malgré le mutisme, malgré la douleur de la mort, malgré Georgie; survivre par les mots est la force tranquille qui traverse *Joies*, un roman sur la résilience.

JOIES
Anne Guilbault
XYZ éditeur
Montréal, 2009, 102 pages

Julie Mazzieri

Le pouvoir de la déraison

AIMÉE-ROSE LECLERC
Cégep de Sherbrooke

Dans le village de Chester, vous devenez le curé, l'aubergiste, le maire ou le laitier. Vous êtes l'un des membres bien définis d'une communauté renfermée, apparemment tranquille, où chacun a sa place, même l'idiot, Midas, roi mythiquement ridicule.

Mais que se passe-t-il quand le maire et son adjoint, deux figures de la raison et du pouvoir, décident par caprice de se débarrasser de l'idiot qui crie et qui pisse sur la mairie en le balançant au fond d'un puits? Un vent de folie.

«*Tant qu'on cherche, ce n'est pas perdu*», affirme la jeune Marie. C'est ce que semblent faire les villageois quand ils constatent la disparition de l'idiot et qu'ils découvrent plutôt le cadavre d'une jeune fille inconnue. Ils cherchent un bouc émissaire pour ne pas devoir porter le poids de la culpabilité. Et qui de mieux placé pour cela que l'étranger arrivé peu avant ces événements? Paul Barabé, un jeune



ouvrier de la ville qui vit chez les Fouquet, a en effet le profil idéal pour avoir tous les torts. Lâchement, le maire encourage chacun à chercher un coupable, détournant les soupçons de sa personne pendant qu'il prépare l'arrivée de la foire, événement propice au libérinage, et du ministre, qui curieusement ne viendra pas.

Malgré le dévoilement de l'identité des assassins dès les premières lignes, l'intrigue de

ce faux polar reste captivante. En effet, avec une efficacité toute américaine à la Hemingway, Julie Mazzieri, docteure en lettres et traductrice de renom, se garde d'informer le lecteur de plusieurs aspects. Elle le met ainsi dans la peau d'un simple villageois qui écouterait des ragots, renforcés par les discours rapportés. Le parfum de la délation gagne alors le lecteur, à travers le temps et l'espace indéfinis, donnant son universalité à l'œuvre.

Déjà récompensé par le Prix du Gouverneur général en 2009, *Le discours sur la tombe de l'idiot* est un premier roman qui mérite amplement tous les éloges qu'il a reçus. Il est construit d'une manière parfaite, dans un désordre calculé qui nous reste en tête une fois connue la fin, la plus ouverte qui puisse être...

LE DISCOURS SUR LA TOMBE DE L'IDIOT
Julie Mazzieri
José Corti
Paris, 2009, 245 pages

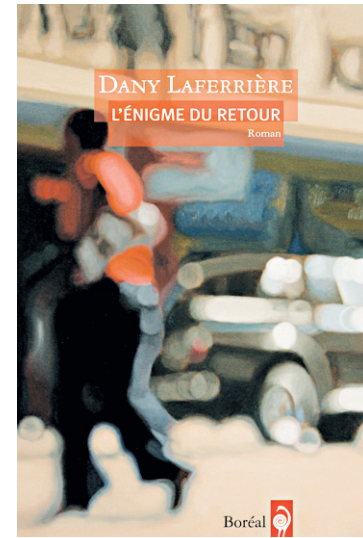
Dany Laferrière

Les morts dorment au soleil

LAURIE GAGNON
Cégep de Trois-Rivières

Un seul coup de téléphone, au milieu de la nuit, éveille en Dany Laferrière un désir brûlant. Une soif qui ne pourra être assouvie que par la mer de l'enfance. Voilà maintenant 33 ans que l'exilé a les entrailles glacées par le froid mordant de Montréal, qu'il rêve de renaître sous les cendres chaudes de son pays natal, Haïti. *L'énigme du retour* de Dany Laferrière nous ramène à l'essence même des origines. Un seul coup de téléphone. L'annonce de la mort du père.

Au début des années 1970, Dany Laferrière fuit la dictature de son pays, comme l'a fait son père vingt ans plus tôt. Le chemin du jeune intellectuel laisse voir un déchirement entre le Nord et le Sud, le froid et le chaud. Entre ces deux pôles, «*l'exil du temps est plus impitoyable / que celui de l'espace. Mon enfance / me manque plus*



cruellement / que mon pays». La terre d'origine l'appelle. L'homme doit aller enterrer l'esprit de ce père énigmatique et renouer avec le pays qui n'a jamais cessé de hanter ses rêves.

Du haut de sa chambre d'hôtel à Port-au-Prince, Dany Laferrière observe la vie grouiller sous lui. Il nous

fait boire ses vers libres, sa prose fluide empreinte de tendresse. Comment ne pas s'émerveiller devant la beauté du paysage, ne pas s'étonner de la vivacité des habitants qui luttent quotidiennement pour leur survie: «*Pour chaque bras qui pointe / un revolver sur vous / il y a une main qui vous offre un fruit. / Toute parole méprisante de l'un / est effacée par le sourire de l'autre.*» Dany Laferrière nous fait découvrir le pays de l'intérieur, l'intimité des lieux et, surtout, l'esprit de communauté qui persiste dans la culture haïtienne.

Le retour résoudra-t-il l'énigme maintenant que les morts dorment avec les morts? Une tempête s'est apaisée, mais certains secrets aiment voyager dans l'ombre.

L'ÉNIGME DU RETOUR
Dany Laferrière
Boréal
Montréal, 2009, 289 pages

Marc Séguin

La soif de l'homme

BIANCA CYR
Cégep de Lévis-Lauzon

À des kilomètres de l'habituel road trip, *La foi du braconnier*, premier roman du peintre Marc Séguin, est un périple en pleine jungle humaine. Attention! L'œuvre déborde de sang et de sexe. Ouverture sur un «*FUCK YOU*» rageusement gribouillé sur une carte routière. Ces lettres, Marc S. Morris, à demi mohawk, les parcourra impétueusement.

Et pourtant... Au lendemain d'un suicide raté, le protagoniste retrace la dernière décennie de sa vie torrentueuse. Révulsé par ce continent nord-américain qui n'en finit plus de le décevoir, Morris confie au lecteur des réflexions sagaces sur le monde qui l'entoure: «*Depuis que les excuses sont devenues des raisons, l'humanité avance comme un homme saoul qui explique ses erreurs par l'ivresse.*» L'auteur débite sans pudeur ces propos francs dans une écriture taillée au couteau. Au menu: poésie et obscénités dans un style tartare à l'effet boeuf.



Le problème pour Marc S. Morris, c'est le côté incontrôlable de l'existence: la mort, l'instinct, les pulsions. Des angoisses universelles, et pourtant toujours aussi tenaces. Il tâche d'évacuer cette incoercible animalité qui le ronge à coups d'accélérateur. À coup de fusil. À coup de bassin. Pour chasser ses peurs, il se jette à corps perdu dans tout ce qui lui tombe sous la main.

Errance entre des histoires d'amour embryonnaires, des cours de séminaire, une entrée au séminaire et des périodes de chasse hors saison. Il tue et cuisine les bêtes comme il apprivoise les femmes, sans vergogne, habité d'une intense passion. Puis, il rencontre Emma. Et à ce moment vient la décision de cesser de fuir ses peurs.

La foi du braconnier s'enfonce dans l'âme comme un pieu dans le ventre. L'œuvre de Séguin révèle l'animal en l'homme et l'homme déchiré: être pleinement soi-même ou se fondre dans la masse? Elle donne soif d'une existence palpitante. L'humain est avide de vie, mais il ne sait pas comment boire. Un geyser pour tous les assoiffés.

Marc Séguin couche sur papier des images sauvages et peint les mots avec une sensibilité déroutante. Une plume de fauve.

LA FOI DU BRACONNIER
Marc Séguin
Leméac
Montréal, 2009, 152 pages

Monique LaRue

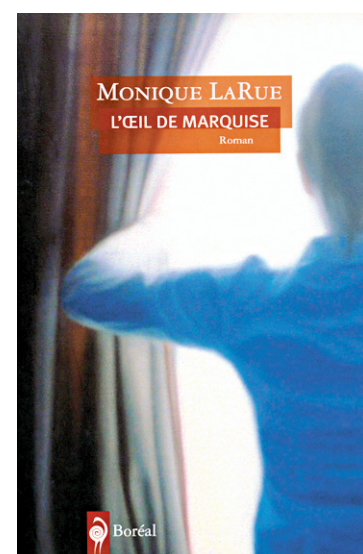
Un regard sur la société

JOSIANE VILLENEUVE
Collège de Saint-Jérôme

L'œil de Marquise est un roman qui illustre l'évolution d'une société, le tournant vers une autre époque, la transformation radicale d'un peuple autrefois si homogène et conservateur... Ce peuple, cette petite région sur la carte du monde, c'est le Québec.

Née entre deux frères qui se détestent, Marquise Simon passe sa jeunesse dans le Montréal des années 1960. Si le sang l'unit à ses frères, le contraste entre leur personnalité, leurs divergences d'opinions et la constante opposition de leurs points de vue la rendent étrangère à eux.

C'est dans cette famille divisée par les conflits politiques que Marquise pose un regard critique sur notre société et nous raconte l'évolution du Québec à partir de ce qu'elle appelle le DRIPQ (deuxième référendum sur l'indépendance politique du Québec). Par ses réflexions, elle nous raconte comment son histoire



fut marquée par la métamorphose d'une époque.

Monique LaRue brosse le portrait de personnages singuliers évoluant dans un univers pluraliste au sein de la société québécoise de 1960 à aujourd'hui. Or les contrastes entre les uns marquent les ressemblances entre les autres, les regroupant tous dans un ensemble humain.

D'opinions différentes, de comportements différents, d'origines différentes et véhiculant des valeurs différentes, ils illustrent à eux seuls le Québec moderne et complexe.

Ainsi, *L'œil de Marquise* est un roman familial et social, d'amour et d'époque, un roman de questionnements et d'idées politiques. Le Québec se voit hissé à un rang mondial, sa culture, sa langue et ses valeurs étant comparées à celles d'autres pays, tels que le Japon, la Belgique, la France et le Mexique. Bref, c'est à travers l'œil de sa Marquise que l'auteure illustre le «mystère humain» de la ville de Montréal durant ces temps de changement, l'après-DRIPQ, alors que les questions de l'immigration, du racisme et des accommodations raisonnables éclatent dans la vie urbaine.

L'ŒIL DE MARQUISE
Monique LaRue
Boréal
Montréal, 2009, 380 pages

LITTÉRATURE

Michel Garneau,
poète des choses

MICHEL LAPIERRE

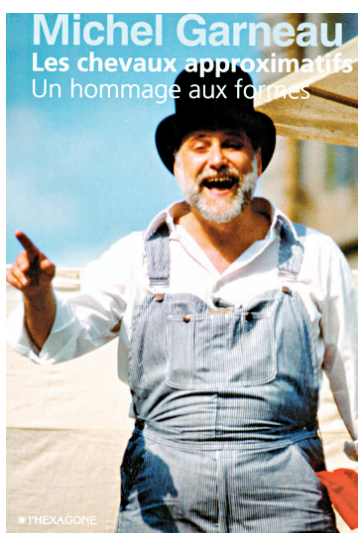
Des chevaux naquirent dans la tête de deux poètes montréalais: Sylvain Garneau (1930-1953), mort tragiquement, et son frère Michel, né en 1939. L'aîné les chanta en vers réguliers et rimés, le cadet, en vers libres. Mais voilà que Michel Garneau se souvient que les formes, ces contraintes, sont des objets. «Je ne crois pas aux idées, je crois aux choses», écrit-il. Pourquoi ne pas rendre grâce aux formes, belles seulement à cause de leur inutilité?

«Et les choses, on ne peut les reproduire. / Alors, il n'y a que des émotions que j'ose, / Dans le vertige des mots, tenter de traduire», poursuit le poète dans son recueil *Les Chevaux approximatifs*, cet «hommage aux formes» qui se présente comme un pied de nez sournois à une poésie des images négligeant le rythme et la sonorité au profit des idées que l'on sème dans les vers sous le nom d'évocations. Garneau célèbre les formes, et non le formalisme. Voilà une distinction capitale.

Ce ne sont pas l'idée des formes et, encore moins, leur prétendue révolution qui fascinent le poète, mais leur ancienneté, leur capricieuse difficulté, leur fière permanence aussi bien que leur esprit fuyant. Pour rendre hommage au frémissement de la prosodie classique, Garneau se permet toutes les libertés qu'elle n'autorise pas, mais qu'elle suggère en secret depuis des siècles.

La complicité amoureuse avec le passé lointain s'exprime par des vers qui se perdent dans la spirale du temps: «l'histoire est une tapisserie où les horloges fleurissent / et la conscience est l'écho d'un écho d'un écho». Le charme du poème d'un autre se transmet à l'un des propres poèmes de l'artiste, par-delà les écoles littéraires. Garneau insiste: «Je dis poèmes, non poésie, / dont l'ignorance me saisit...»

Bien sûr, le poème est une chose, alors que la poésie, elle, ne représente qu'une idée, morte dès sa naissance, comme toutes les



Michel Garneau
Les chevaux approximatifs
Un hommage aux formes

idées. «Notre mémoire n'est pas un mausolée», affirme Garneau, qui pourtant réinvente, dans plusieurs pages, la forme surannée du sonnet. Qu'importe, à ses yeux, les jugements des soi-disant poètes et des critiques!

Le vers existe pour les sens, même si personne n'a jamais réussi à le toucher. Comme nous l'assure le poète, «le miracle absolu, c'est le miracle de sentir». À ceux qu'exaspéreraient les «vieilles neiges» des triolets et des pantoums ressuscités, Garneau répond par un vers dont la fraîcheur défie la rhétorique: «Le petit rien tout neuf qui fait cocorico.»

Qui oserait penser que le plus intense de nos poètes vivants écrit pour s'amuser? Très sérieux, son plaisir jaillit de «cette farce sublime qu'est vivre» et de «l'assurance claire de devoir mourir». On a parfois perçu les poèmes, toujours si québécois, du digne frère de Sylvain, le grand oublié, comme des orgies. Nous savons maintenant, à coup sûr, qu'ils sont une liturgie, gaspillage admirable de formes interdites.

Collaborateur du Devoir

LES CHEVAUX
APPROXIMATIFS

Michel Garneau
L'Hexagone
Montréal, 2010, 328 pages

Le don de soi, pour qui, pourquoi?

Peut-on donner sans rien attendre en retour? *Charité bien ordonnée*, deuxième roman de Marina Endicott mais premier livre de cette Canadienne dans la jeune cinquantaine à paraître en français, pose la question. Et décline la réponse de toutes sortes de façons, sur près de 500 pages.

Sujet casse-cou. Pas glamour pour deux sous. Dont on se méfie. Qui aurait pu donner lieu à un ouvrage prêchi-prêcha, une histoire à l'eau de rose cousue de fil blanc. Pas du tout.

Il y a bien quelques envolées du côté du sentimentalisme, mais noyées dans le maelström des contradictions qui se font la lutte tout au long du récit. Il y a de la nuance, toutes sortes de revirements inattendus. Et la plume est élégante, suave. Vivante, malgré quelques longueurs.

Au centre du roman: une certaine Clara, 43 ans, divorcée, sans enfant. Assez jolie, mais un peu coincée. Elle travaille depuis plus de 20 ans dans l'assurance, a engrangé pas mal d'économies. Sa vie est un long fleuve tranquille.

Elle habite la maison où elle a grandi, à Saskatoon, ses parents sont morts, elle en a pris soin jusqu'à la fin. Elle va à l'église de temps en temps, moins par conviction que par habitude. Davantage pour chasser son ennui. Et peut-être aussi parce qu'elle a un faible pour le pasteur anglican, qu'elle connaît depuis toujours.

Alors voilà. Nous sommes dans sa tête, tandis qu'elle conduit son auto l'esprit ailleurs, se demandant quoi faire pour se débarrasser de cette tristesse qui l'assaille de plus en plus, cherchant quoi faire pour donner un sens à sa vie. Et bang. Un accident.

Clara est indemne, mais elle a frappé une autre auto,

remplie à pleine capacité. Personne de grièvement blessé non plus, à première vue, parmi les trois jeunes enfants, la grand-mère, le père, la mère. Mais on envoie la famille à l'hôpital, par précaution.

Très vite, on apprend que la mère est atteinte d'une maladie grave, qui n'a rien à voir avec l'accident. Sa vie est en danger. Que va-t-elle devenir? Que vont devenir les siens, pauvres comme la gale, condamnés à errer: leur véhicule, tout cabossé, inutilisable, leur servait de maison.

C'est le véritable point de départ de l'histoire. Clara décide qu'elle va prendre en charge cette famille défavorisée, dans le besoin. Elle va soutenir la mère à l'hôpital, va accueillir son mari, sa belle-mère, ses enfants de 7 et 10 ans et son bébé aux couches, dans la grande maison de banlieue proprette où chaque chose est à sa place.

Du jour au lendemain, la vie de Clara change du tout au tout, on l'imagine bien. Et Marina Endicott excelle à décrire les petits riens du quotidien dans une maison pleine d'enfants qui ont faim, à qui il faut donner le bain, dont il faut prendre soin. Surtout que la belle-maman, acariâtre, ne lève pas le petit doigt. Et que le père s'est empressé de prendre la fuite.

Clara en fait beaucoup, elle en fait trop. Comme toutes les mères, elle est tout le temps fatiguée. Comme toutes les mères, elle vit des moments magiques avec ses enfants, sa tendresse est infinie. Oui mais voilà: ils ne sont pas ses enfants, elle n'est pas leur mère.

La mère, la vraie, subit toutes sortes de traitements à l'hôpital.

Ça dure des mois. Tandis qu'elle lutte contre la mort, la routine s'installe à la maison. Clara ne s'appartient plus, ce

n'est pas facile, ses économies baissent.

Pourquoi fait-elle tout cela au juste? Pour qui, surtout? Pour la mère, pour ses enfants, ou pour elle-même? Les doutes s'en mêlent, viennent la tarauder. Mais Clara, Clara pour ses intimes, s'empresse de se donner bonne conscience: «Clara allait jusqu'à s'aimer elle-même, elle qui avait donné aux enfants la sécurité et l'ordre, elle qui avait appris à faire cette chose bonne et difficile.»

Trop beau pour être vrai. Ça ne peut pas durer comme ça. Et ça ne durera pas. Clara, Clara, va devoir affronter les limites de son altruisme et se regarder en face.

Durant tout ce temps, nous sommes dans sa tête, nous ressentons ce qu'elle ressent, nous vivons les événements de son point de vue à elle. Mais pas seulement. Et c'est là que l'auteure montre toute l'étendue de son talent.

Nous sommes aussi bien avec la malade, à l'hôpital. Qui désespère de se voir déperir, d'être privée de ses enfants, de devoir, peut-être, leur dire adieu, les abandonner.

Nous sommes aussi avec la petite Dolly, 10 ans, l'aînée de la famille. Qui aime bien sa nouvelle vie, son nouveau lit, ses nouveaux vêtements, ses nouveaux livres, cette sécurité nouvelle dans laquelle elle baigne grâce à Clara.

Mais ça ne l'empêche pas d'avoir peur de perdre sa maman: «Il faudrait qu'elle y pense, qu'elle réfléchisse à ce qu'ils feraient si leur maman mourait. Pendant un moment, Dolly resta immobile dans la rue-»

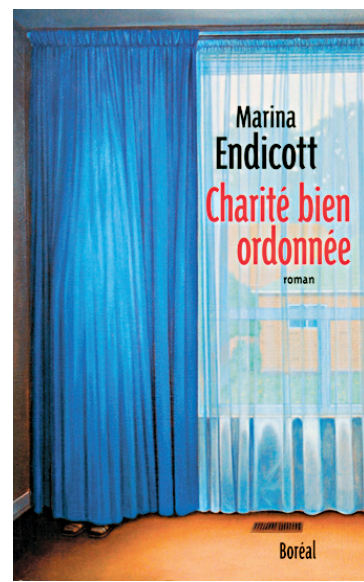
le, laissa son esprit descendre tout au fond de son cerveau, où se tapissait la possibilité que sa maman meure.»

Nous sommes même avec le pasteur de cette église anglicane où Clara finit par traîner sa smala. Ce pasteur déroulé, déroutant, qui cite Rilke, aussi bien que Shakespeare et Neruda.

Nous sommes dans un questionnement sur la foi. Et sur l'amour. Et sur la mort. Sur la famille, l'entraide. Nous sommes dans une formidable mosaïque humaine, où chacun est vulnérable, imparfait.

CHARITÉ BIEN
ORDONNÉE

Marina Endicott
Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Boréal
Montréal, 2010, 496 pages

Michel Tremblay
À Contact

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Michel Tremblay

Stéphan Bureau ajoute un tome à son encyclopédie *Contact* en consacrant un DVD à Michel Tremblay, que le journaliste a rencontré à Key West, dans son repaire d'écriture.

On suit donc l'écrivain dans son travail de création, mais aussi dans sa vie quotidienne, lorsqu'il se rend à bicyclette acheter ses journaux, par exemple. C'est dans ces moments d'ailleurs, dit-il, que lui vient souvent des idées de corrections à ses textes.

Il dira aussi plus tard, en caricaturant un peu, qu'il écrit du théâtre lorsqu'il a envie de crier des bêtises et qu'il écrit des romans lorsqu'il a envie de chuchoter des histoires à l'oreille d'un être cher.

Le Devoir

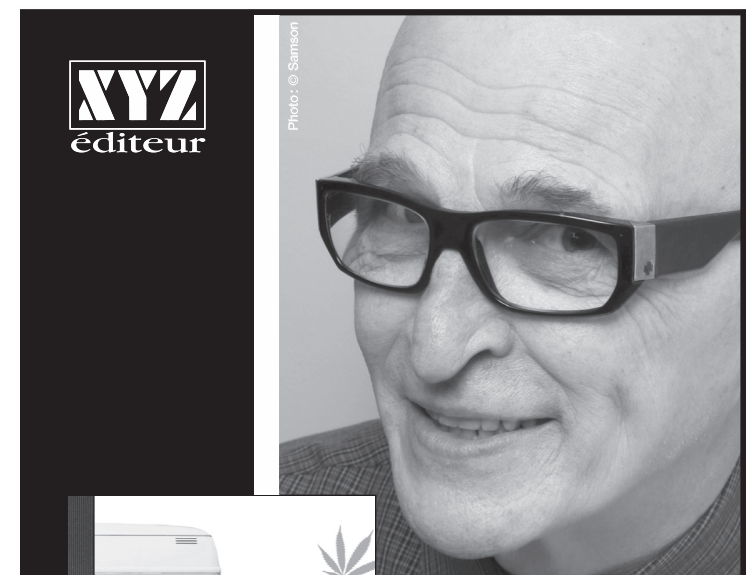
EN BREF

La corde au cou
réédité

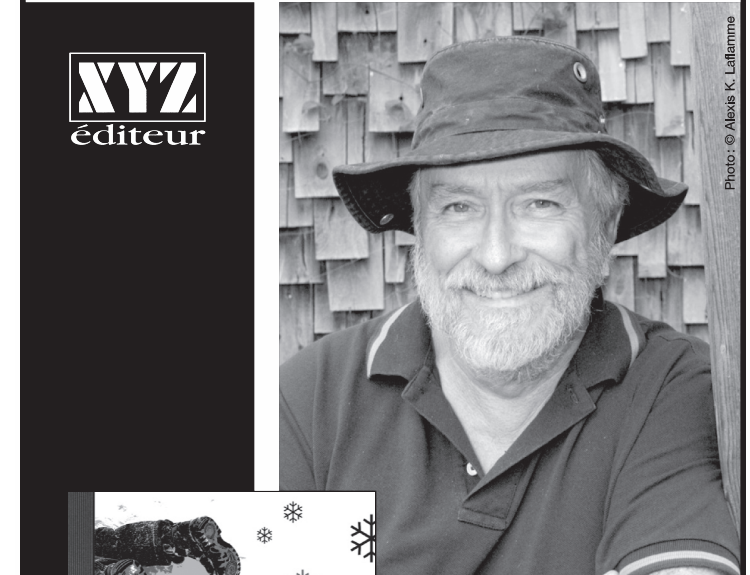
En 1960, le prolifique Claude Jasmin publie son premier livre, *La corde au cou*, aux éditions du Cercle du livre de France. Le livre vient d'être réédité dans la collection «Littérature québécoise» chez Pierre Tisseyre. D'un meurtre à un autre, entre le passé et le présent, ce roman écrit au «je» nous fait plonger dans les causes sociales et psychologiques des actions d'un homme, selon une conception fataliste de l'histoire humaine. En 1964, le réalisateur Pierre Patry avait proposé une adaptation cinématographique de ce roman,



très bien accueilli par la critique de l'époque. — *Le Devoir*

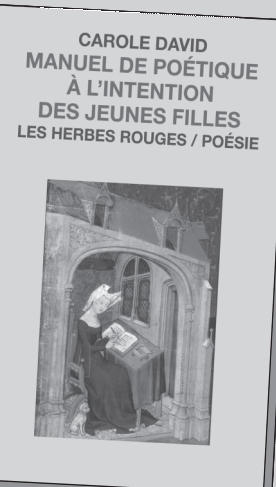
J. P. April
L'herbe est meilleure à Lemieux
novella

Quatre jeunes et joyeux lurons perdus
au cœur du Québec entre deux mille joints.

François Barcelo
Le seul défaut de la neige
novella

La neige tombe. Les morts aussi.

www.editionsxyz.com

CAROLE DAVID
Manuel de poétique
à l'intention des jeunes filles

Ce manuel célèbre les figures mythiques
et tutélaires penchées sur le berceau des petites filles.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LE PROCÈS
PAMPHLET POÉTIQUE
DE RAYMOND LÉVESQUE

RÉFLEXIONS
REGROUPANT
UNE QUARANTAINE
DE POÈMES DE
COMBAT ET DE
COLÈRE DONT
PLUSIEURS
NOUVEAUX ET
INÉDITS.

77 PAGES - 9,95 \$

LES ÉDITIONS DU QUÉBÉCOIS

LITTÉRATURE

Ceux qui vont mourir ou pas

Comme Michel Leiris avant elle, ce que A. L. Kennedy cherche dans la corrida est un élément exotique à l'usage des écrivains : l'allégorie



LOUIS HAMELIN

Le bong! à la fenêtre. Le temps d'enfiler des bottes et de sortir, je ramasse la grive assommée et pantelante dans la neige, oui, parce que c'est encore l'hiver, 60 kilomètres au nord de Montréal. Mon poing s'est fermé tout doucement sur un trésor: que seraient les soirs d'été des forêts du Nord sans la grive solitaire, considérée par d'aucuns comme le meilleur musicien ailé de ce côté de l'Amérique? Les yeux se ferment déjà, je promène la dernière phalange de mon index sur le dessus du crâne merveilleusement fragile, et je prononce la phrase qu'il faut dire à ceux qui glissent très lentement dans l'autre monde: Reste avec moi... Une fois rentré, je place l'oiseau dans la chambre de récupération, une simple boîte de carton dont je rabats le couvercle avant de le coller sur le calorifère de mon bureau. La chatte vient faire son tour, sans insister. Je me remets au travail, suspendu à tout ce qui de précieux est menacé.

L'auteur du livre dont je veux parler est A. L. Kennedy, décrite avec un peu de légèreté comme une humoriste dans une chronique de Nathalie Pétrowsky. Et le titre de son premier chapitre est: *Introduction à la mort*. J'ai déjà essayé de lire un roman de cette auteure écossaise, mais au fil des pages, l'intérêt m'avait quitté. Cette fois, rien n'indique que j'ai un roman dans les mains. La narratri-

ce est une écrivaine que l'écriture a quittée et qui, assise sur le rebord de sa fenêtre au-dessus du vide, veut en finir. Mais au moment où elle se décide enfin à sauter, elle en est empêchée par une musique qui monte soudain du voisinage, une «naiserie pseudo-celtique» qui, d'un seul coup, retire tout son décorum à l'acte appréhendé. Effet imprévu de la pollution sonore: si on ne peut plus se suicider en paix, où va-t-on? Je m'imagine sur le point de me tirer un coup de fusil dans le potiron. Soudain, la radio fait entendre une tonne de Félix chantée par Kevin Parent. Je sais très bien où irait le coup de fusil.

Kennedy, obligée de vivre faute de silence, accepte alors un contrat d'un éditeur, contrat, en quelque sorte, avec la mort, dont elle va devoir se tenir au plus près, tel le matador exécutant ses passes de cape dans la chaleur du souffle de 500 kilos de viande furieuse: elle va écrire sur les courses de taureaux. «On m'a simplement demandé d'écrire ce livre et j'ai simplement accepté. [...] Je voulais savoir si j'étais encore capable d'écrire.» Sauf que le sujet en est tout sauf innocent: «Je voulais découvrir si les éléments qui, à mes yeux, font partie intégrante de la corrida — mort, transcendance, immortalité, joie, douleur, isolement, peur — me reviendraient. Parce qu'ils faisaient partie de l'acte d'écriture et que, bons ou mauvais, ils me manquent.»

On aurait tort de croire que la normalité européenne a eu raison des combats de taureaux. Si le Canada en est rendu, dans ses ridicules tentatives de *nation building*, à hisser l'étendard de la chasse au phoque, il faut être honnête et reconnaître la part de risque inhérente au sanglant rituel du tissu identitaire espagnol: il y a plus de gloire à frôler les cornes effilées d'un taureau de combat qu'à bastonner un pinnipède. L'honnêteté est d'ailleurs une

des qualités que la littérature, de Hemingway à Kennedy, a voulu épouser dans la corrida de toros. «La proximité de tant de mort», écrit cette dernière, «exige une certaine dose d'honnêteté de la part des observateurs.» Et ça tombe bien: «En qualité d'ancien auteur et d'ancienne candidate au suicide, l'honnêteté est à peu près tout ce qui me reste.»

Et donc, une représentante de ces brumeuses contrées du Nord qui ont inventé la Société protectrice des animaux se mêle ici d'ajouter un chapitre à la longue histoire d'amour envieux de la littérature pour les courses de taureau. A Papa Hem, dans l'ombre duquel se condamne à évoluer tout littéraire aventuré dans les arènes, elle règle bien vite son cas: «Je n'ai aucun penchant pour l'approche barbu, virile, d'un Hemingway, aucun besoin impérieux de rôder au chevet de toreros blessés ni de tripoter des bandages sur des cuisses jeunes et musclées. Je ne suis pas femme à trouver la mort érotique.» Kennedy ne prétend pas jouer les aficionados (amateurs éclairés), elle aborderait plutôt la chose à la manière d'une touriste bien documentée, qui cherche à comprendre. Ayant écarté d'emblée le culte viril et un certain machisme d'opérette, son approche au départ dénuée de passion peut ainsi prétendre aller droit au cœur du rituel et disséquer pour nous un divertissement qui tient à la fois de l'art, du sport et d'une forme de religion païenne dont la célébration et la survie représentent un apparent défi aux canons moraux de l'ère post-moderne.

Comme Michel Leiris avant elle, ce que Kennedy cherche dans la corrida est un élément exotique à l'usage des écrivains: l'allégorie. L'art et le souci de la forme comme médiations entre la mort et le plaisir. Mais la métaphore vaut ce qu'elle vaut: un toréador ne peut pas tricher, c'est-à-dire plaire

sans mettre sa vie en jeu. La mettre en jeu est la condition même du plaisir. Alors qu'un écrivain peut très bien plaire sans jamais mettre la sienne en jeu, comme il peut mettre sa vie (son nom, le sens même de son existence...) en jeu sans plaire pour autant. Pour le reste, A. L. Kennedy nous convainc aisément que, si l'écrivain idéal possède l'éthique du torero, son imparfait combat, lui, ressemble beaucoup plus à une vie: «La corrida ne révèle sa possible beauté qu'à condition que le spectateur accepte de fermer les yeux sur beaucoup de maladresse, de laid et de désordre.»

Depuis un moment, j'entends cogner, dans la boîte à côté du calorifère. La chatte vient jeter un coup d'œil. Elle s'appelle Chouette et c'est la meilleure amie du lecteur. Elle ne permet jamais à une histoire de vous avaler, vient se frotter, les pattes sur la page. A chaque ligne lue, elle fait correspondre un poids de monde vivant et de ronrons tout chauds. Et j'aimerais qu'elle finisse en pleine gloire, une nuit, en combattant un pékan dans les collines, mais je ne peux pas lui faire ça, à ma compagne des huit dernières années, alors je lui cherche quelqu'un, de bien, dans un petit coin de campagne, parce que je ne peux pas l'emmener là où je m'en vais vivre. Photo valant 1110 mots fournie sur demande. On voudrait toujours que ça finisse comme ceci: je prends la boîte, je vais dehors, l'ouvre. La grive s'envole.

hamelin3chouette@yahoo.ca

TAUROMACHIE

A. L. Kennedy
Traduit de l'anglais par Paule Guivarch
Éditions de l'Olivier
Paris, 2010, 187 pages

EN BREF

Rencontres d'écrivains à Canal Savoir

Canal Savoir diffusera tous les mercredis à 19h, jusqu'à

12 juillet, les nouveaux entretiens avec des écrivains québécois tenus dans le cadre des Midis littéraires de la Grande Bibliothèque. C'est ainsi qu'on pourra voir la journaliste et écrivaine Aline Apostolska recevoir, entre

autres invités, Evelyne de la Chenelière, Hélène Dorion, Jacques Godbout, Nicole Brassard, Andrée Laberge et Gaétan Soucy. Ces entretiens seront rediffusés les vendredis à 13h et les dimanches à 15h. — *Le Devoir*

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Mal de mère

L'Équilibre des requins, de Caterina Bonvicini, est un roman magnifique sur la fragilité de la vie

CHRISTIAN DESMEULES

Quand s'amorce *L'Équilibre des requins*, on sait déjà que le pire n'aura pas lieu. Admise d'urgence dans un hôpital de Turin après avoir survécu à une «tentative d'autolyse par absorption de Noctamide et de Xanax», des anxiolytiques communs, Sofia Ballarò, la narratrice du premier roman traduit en français de l'Italienne Caterina Bonvicini, refait avec nous le chemin qui l'a menée jusque-là.

Artiste photographe de 30 ans qui fait des photos de mariage pour arrondir ses fins de mois, sa vie familiale et sentimentale est une espèce de désastre, hantée par la lourde absence de sa mère. Dépressive, elle s'est suicidée sous ses yeux lorsqu'elle avait six ans, en se jetant d'une fenêtre de leur appartement.

Son ex-mari, maniaco-dépressif, désormais loin derrière, lui en a fait voir de toutes les couleurs. Les deux amants du jour, Arturo, qui se croit dépressif, et Marcello, un réalisateur de cinéma indécis en toutes choses (surtout lors-

qu'il s'agit de quitter sa femme), ne la ménagent pas non plus. Lucide, elle constate que la «loi des séries» s'applique à sa vie sentimentale et se révèle, dans son cas, particulièrement implacable.

Pendant ce temps, l'autre homme de sa vie, son père, un biologiste marin spécialiste des requins, est toujours parti en expédition quelque part aux antipodes où il a passé toute sa vie à courir après un poisson. Cartes postales, vidéos: le lien entre eux existe, mais il est fait de distance, d'absence, de non-dits.

Sa dérive, c'est un paquet de lettres écrites par sa mère et découvertes dans le tiroir de son bureau après sa mort — brouillons de lettres ou lettres jamais envoyées à son meilleur ami — qui va lui faire prendre une dangereuse tangente. Sofia découvre quelques clés pour comprendre le malheur et la fin tragique de sa mère. «Quand je suis heureuse, j'ai peur. Quand je souffre, j'ai peur. Quand je ne ressens rien et que je n'ai peur de rien, je sais avec certitude que j'ai perdu l'équilibre», raconte cette mère disparue en plon-

geant toute l'existence de sa fille, à l'ombre des grandes Alpes, dans une sorte de demi-jour permanent. Une ombre menaçante aussi: «J'ai peur de finir comme elle», confie Sofia.

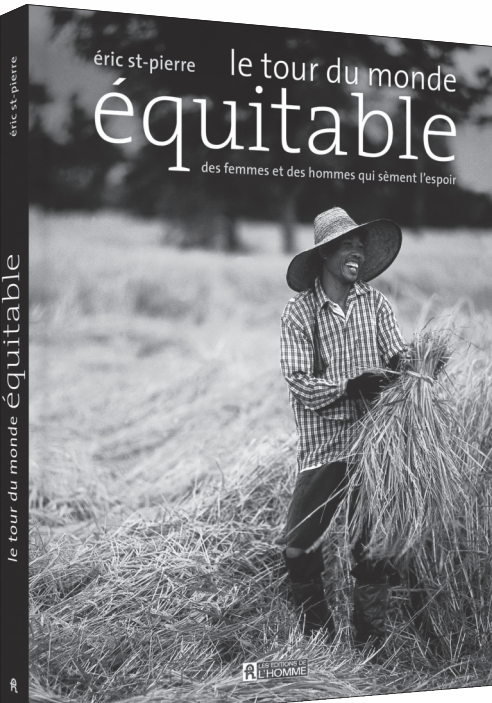
Succès considérable (et largement mérité) en Italie, *L'Équilibre des requins*, porté par un récit plein de vivacité et une narratrice attachante, oscille entre le grave et le léger, les abysses de l'âme et un humour qui ne se dément jamais. C'est aussi avec une grande sensibilité, beaucoup d'intelligence et de finesse (en particulier pour l'hommage en creux à Sylvia Plath et à Emily Dickinson) que Caterina Bonvicini, née à Florence en 1974, tisse un habile parallèle entre une espèce marine menacée et l'humanité qui rit ou qui pleure.

Un regard plein de compassion sur la maladie mentale, et sur la fragilité de la vie en général.

Collaborateur du Devoir

L'ÉQUILIBRE DES REQUINS

Caterina Bonvicini
Traduit de l'italien par Lise Caillat
Gallimard
Paris, 2010, 300 pages




Découvrez le monde d'une autre façon!

Avant-propos de Laure Waridel, sociologue, auteure et pionnière du commerce équitable.

Éric St-Pierre, photjournaliste, vous présente l'ouvrage photographique le plus complet sur le commerce équitable. Découvrez 14 produits équitables différents répertoriés dans 17 pays du Sud.

350 photos saisissantes!

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une compagnie de Quebecor Media
www.editions-homme.com



Théâtre à lire

En compagnie de Serge Boucher

Le dramaturge Serge Boucher dépeint son travail de création tandis que des comédiens ponctuent son récit avec des extraits de ses pièces.

Distribution : Maude Guérin et Benoît McGinnis
Mise en scène : Philippe Lambert



Le mercredi 5 mai à 19 h 30
À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
Entrée libre

475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal
© Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028
www.banq.qc.ca



Bibliothèque et Archives nationales
Québec

GRANDE BIBLIOTHÈQUE



Olivieri
librairie • bistro

Au cœur de la société

Jeudi le 6 mai
19 h 00

Avec le soutien de la Sodéc

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LE QUÉBEC EN MUTATION ... VERS QUOI ?

Causerie

avec Guy et François Rocher
à l'occasion de la parution de
GUY ROCHER. ENTRETIENS
(Éditions du Boréal)

Sociologue engagé, épris de justice sociale et d'égalité, Guy Rocher n'a jamais hésité à se prononcer sur les enjeux qui traversent la société québécoise.



Culture, langue, éducation, rapports intergénérationnels, question identitaire...

Venez poursuivre le dialogue amorcé dans les *Entretiens* et prendre la véritable mesure d'une pensée qui demeure toujours contemporaine et inspirante.

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Ados de malheur, malheurs d'ados

CAROLE TREMBLAY

Les ados heureux n'ont pas d'histoire. Enfin, beaucoup moins que les autres quand il s'agit de personnages de littérature jeunesse... Dans certains livres, leur vie est tellement loin d'être un long fleuve tranquille que psy et travailleur social doivent se donner la main pour les faire remonter à la surface.

C'est le cas d'America, un jeune Américain, ni blanc ni noir, que le destin a ballotté de misère en malheur jusqu'à sa tentative de suicide à l'âge de 15 ans. Échoué à l'hôpital psychiatrique, le garçon est alors pris en main par l'empathique docteur B., prêt à prendre tout le temps qu'il faudra pour faire parler son jeune patient et lui permettre de se reconstruire une identité assez solide pour quitter les murs de l'établissement.

Après de longs mois d'un silence obstiné, le jeune homme finit par céder quelques bribes de son passé et commence, un peu malgré lui, à démanteler le mur d'enceinte qui le protège de ses propres émotions. «C'est le problème, quand on commence à parler. Le cerveau se fissure et il laisse passer des flashes, des souvenirs.» America raconte alors sa petite enfance en famille d'accueil, le retour forcé chez sa mère toxicomane alors qu'il avait enfin trouvé un équilibre chez une gentille vieille dame, la délinquance comme mode de survie avec ses frères aussi perturbés que violents, les sévices sexuels dont il a été victime, la tentative de meurtre dont il est accusé. Il se souvient, dans le désordre, de la violence et de la douceur, de la bonté et de la détresse, de la lumière et du désespoir.

Au prix d'un lent et douloureux travail, l'adolescent parvient à réorganiser les fragments épars de son existence pour remettre sa vie sur les rails. Alternant les scènes dans le bureau du psychiatre et les flash-back, le récit révèle par couches successives, non seulement les nombreuses blessures qui ont mené America à tenter de se suicider, mais toute la sensibilité et la tendresse retenues du garçon.

L'auteur, E. R. Frank, une travailleuse sociale de New York, connaît visiblement le sujet qu'elle aborde. Son roman, direct et sans complaisance, dresse un portrait dur, mais tout à fait crédible, de ces adolescents malmenés par la vie. À travers la description du destin malheureux de son personnage, elle met particulièrement en lumière la nécessité d'un attachement sain dans la petite enfance, sorte d'ancrage auquel les thérapeutes peuvent ensuite se raccrocher pour tirer leur patient hors de l'obscurité où ils se sont réfugiés.

Écriture plus poétique

Joyce Carol Oates, écrivaine américaine deux fois finaliste au prix Nobel, signe *Un endroit où se cacher*, qui raconte, lui aussi, une difficile reconstruction. Le récit démarre ici encore à l'hôpital, où Jenna, 15 ans, se remet de l'accident d'automobile dans lequel sa mère a perdu la vie. L'adolescente, qui quitte l'établissement, doit apprendre à vivre dans «le vif», comme elle appelle la réalité, après des mois d'un état semi-comateux dans lequel la plongeaient les médicaments.

Recueillie par sa tante à la sortie de l'hôpital, la jeune fille affrontera tout à la fois ses douleurs physiques et le difficile deuil de sa mère. Elle devra aussi dompter le sentiment de culpabilité qui la hante puisqu'un souvenir confus lui attribue une part de responsabilité dans l'accident. Loin du «bleu» cotonneux de la médication, la souffrance de l'adolescente est trop intense et bascule dans la colère. Les comportements agressifs, voire délinquants, apparaissent. La drogue s'en mêle. Psy et travailleur social sont appelés en renfort, sans grand succès.

L'écriture plus poétique d'Oates permet d'entrer dans les méandres troubles de l'esprit de Jenna, de saisir dans toutes leurs nuances les sentiments paradoxaux qui l'habitent. Encore une fois, c'est un rapport humain qui fera la différence. Une main tendue dans le brouillard au moment opportun. Ce n'est pas l'amour. Ça aurait pu. Mais l'auteur est trop expérimentée pour tomber dans ce piège facile. Son personnage se remet debout et c'est sans béquilles qu'elle avance, encore maladroite, les mains tendues vers la vie.

Collaboratrice du Devoir

JE M'APPELLE AMERICA

E. R. Frank
Bayard jeunesse
Paris, 2010, 329 pages

UN ENDROIT OÙ SE CACHER

Joyce Carol Oates
Albin Michel, collection «Wiz»
Paris, 2010, 300 pages

Le mensonge national des Québécois



JEAN LAROSE

Une enseignante de français au secondaire me raconte l'enfer où elle travaille: «C'est pas qu'ils font des devoirs bourrés de fautes. Ils ne les font pas, tout simplement. Avoir zéro, redoubler, ils s'en fichent.» Un élève, qu'elle avait réprimandé durement, s'est jeté tête première contre un mur, pour se blesser et pouvoir ensuite l'accuser de l'avoir frappé. «Ma crise, m'a t'avoir!» Indiscipline chronique, insultes, menaces, iPod et téléphone en classe — «on le confisque, mais le lendemain ils en ont un autre». Franche rigolade si elle leur parle de valeurs sociales, d'héritage culturel du Québec, de nécessité de maîtriser sa langue. Pire: certains parents, prévenus que leur enfant allait vers l'échec: «Je respecte son autonomie. C'est la vie qu'il a choisie.»

Cette négligence criminelle (comment appeler autrement le fait de laisser un garçon de seize ans libre de rater sa vie?) est idéologique au Québec. Tout l'encourage et la justifie.

On engage parfois de mes étudiants pour corriger les «examens du ministère». Ils en reviennent scandalisés par les pressions que les patrons ont exercées sur eux pour qu'ils ne voient pas ce qui crève les yeux, donnent la note de passage à des copies où il y a cinq fautes par phrase, pas une phrase française, pas deux phrases de suite articulées entre elles. «Est-ce qu'il y a une idée principale? Le nombre de mots obligatoire? Le mot x, le mot y ou le mot z? Oui? Note de passage.»

«On pourra réduire la proportion du résultat de l'examen du ministère dans la note finale de l'étudiant à 0 % si ses résultats sont désastreux.» (La Presse, 21 mai 2009.) «On demande aux enseignants d'adapter les examens. Un élève qui serait en 6^e année, mais du niveau de 4^e année, devrait recevoir des examens de 4^e année.»

À l'Université de Montréal, même en lettres, en philosophie ou en sciences humaines, il n'y a pas 20 % de étudiants qui fassent moins de cinq fautes dans un texte de deux pages. Les échecs seraient si nombreux si on en tenait compte que les professeurs ferment les yeux. Pendant quelques années, on a laissé les étudiants qui ne savaient pas le français croire qu'ils méritaient leurs diplômes. Maintenant, l'université, la société, l'État même, ont fini par se le faire accroire. La supercherie arrange tout le monde. Ceux qui se destinent à l'enseignement auraient les plus mauvais résultats au test de français d'admission à l'université. Cela ne fait hurler personne.

Depuis Duplessis, le mensonge sur la qualité de notre français forme la base de l'idéologie nationale. L'échec c'est le succès, l'ignorance c'est la connaissance, bafouiller c'est parler. Officiellement, les Québécois aiment le français (c'est le plus gros mensonge national), il faut donc maquiller la réalité en son contraire. «Il s'est formé parmi nous», écrit Renaud Camus, une caste qu'on pourrait appeler celle des amis du désastre. Sa fonction paraît être soit de nier purement et simplement les évolutions fâcheuses, soit d'expliquer, lorsque c'est impossible, qu'elles sont loin d'être aussi fâcheuses qu'il y paraît.»

Non seulement une copie qui mériterait 20 % obtient la note de passage parce que le quartier

défavorisé où vit son auteur permet de lui appliquer une miraculeuse pondération socioéconomique, mais encore il se trouvera toujours un menteur patenté pour affirmer qu'en fait, celui-ci sait son français.

Au fil des ans, l'argument change. À qui s'inquiète de la mutilation de la syntaxe ou de la pauvreté du vocabulaire, l'ami du désastre répond que ces maux sont des biens parce que — selon les époques — il faut au jeune Québécois une langue proche de son vécu (pédagogie nationaliste), l'orthographe est un valeur bourgeoise (égalitariste), les jeunes vivent dans un nouvel habitus culturel (contre-culturel), Internet change les modes d'apprentissage (futuriste) et donc... etc. Depuis la Révolution tranquille, l'histoire de ces raisons variées pour maquiller en succès un échec invariable est celle de notre lâche dérive loin de la souveraineté. L'excuse qui les réunit toutes et qui est comme l'emblème national du mensonge québécois, c'est qu'un échec en français compromettrait l'estime de soi de l'élève. De même, en effet, le Québec se ment pour pouvoir continuer à s'aimer tel qu'il est. La souveraineté, c'était l'amour du pays tel qu'il allait devenir.

Les médias raffolent des amis du désastre parce qu'ils aggravent la confusion mentale qui est devenue leur élément. «Les amis du désastre exercent leurs talents, assez logiquement, dans les domaines où le désastre semble le plus manifeste et s'expose avec une évidence qu'eux s'ingénient précisément à présenter comme trompeuse. Il s'agit toujours d'établir, chiffres en main, statistiques à l'appui, que nous ne voyons pas ce que nous voyons, que nous n'entendons pas ce que nous entendons, que ce que nous croyons qui arrive n'arrive pas vraiment.» Ici, les sociologues étant devenus trop intellectuels pour les médias, on leur préfère désormais les spécialistes en communications ou les journalistes (on n'est jamais si bien trompé que par soi-même). Mais quelle que soit la discipline invoquée, la vérité corrigée et médiatisée est toujours que le niveau, en fait, monte, que le français est fort au Québec, que l'image traduit mieux la pensée que le verbe et que (ici, au choix, inscrire un paradoxe contre tout bon sens, le plus absurde sera le meilleur).

«Derrière l'amour qu'on porte aux gens tels qu'ils sont, il y a la haine de l'homme authentique» (Adorno). Les baby-boomers avaient tout reçu: français, histoire, littérature, sciences, politique. L'autonomie qu'ils donnent en retour aux générations suivantes n'est qu'une défaite pour ne rien savoir de leur propre négligence criminelle. Et puis, on remarque bien qu'eux-mêmes, ceux qui ferment les yeux, savent de moins en moins le français. Entre les torts des adultes et ceux des enfants, il s'opère une confusion dont profite la lâcheté nationale.

Collaborateur du Devoir

DU SENS DANS SES RAPPORTS AVEC L'ORIGINE, LE TEMPS, L'HISTOIRE, L'ÉTYMOLOGIE, LA MORALE, LA CULTURE, LA LITTÉRATURE, L'ÉDUCATION, LA NATIONALITÉ, L'IMMIGRATION, «L'AFFAIRE CAMUS», ETC.

Renaud Camus
P.O.L.
Paris, 2002, 400 pages



SOURCE GRÜND / JACQUES GRENIER

Deux pages d'*Alice au pays des merveilles*, illustré par Zdenko Basic

Alice au pays des merveilles, de A à Z

ISABELLE PARÉ

Depuis la sortie du film 3D concocté par Tim Burton, les rééditions d'*Alice au pays des merveilles* sont apparues sur les tablettes des librairies, aussi vite qu'un chat du Chester. Si les ersatz du conte de Carroll et les produits dérivés de qualité médiocre pullulent, certains se démarquent du lot.

C'est le cas de la version d'*Alice au pays des merveilles* proposée par Gründ, une adaptation française d'un livre d'abord publié par la maison

britannique Carlton. Plus qu'une réédition fidèle du fantastique conte de Carroll, le livre finement illustré se présente comme un tout: conte magnifiquement illustré par Zdenko Basic, doublé d'un guide rigolo pour décoder les mystères du récit d'Alice et du chapelier fou. Ludique à souhait, le bouquin animé permet aux enfants d'ouvrir les nombreuses portes qui mènent au jardin de roses ou de faire grandir Alice à volonté. On y prodigue notamment des conseils pour survivre à une partie de thé de fou,

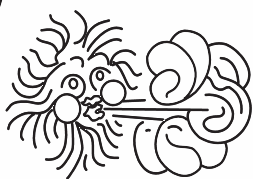
distinguer un bébé d'un cochon, et trouver la route pour se rendre au pays des merveilles. Bref, un livre en «3D» fait sur mesure pour les enfants à l'esprit furtif, mais encore trop petits pour faire face à la folie débridée de Burton sur grand écran. Amusant.

Le Devoir

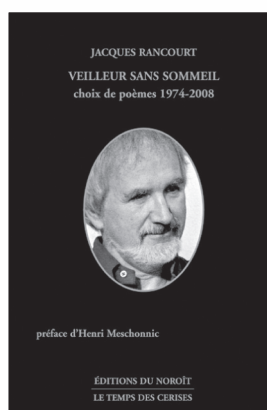
ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Adapté par Harriet Castor
Illustrations Zdenko Basic
Gründ, 2010, 25 pages

Les Éditions du Noroît
Nouveautés



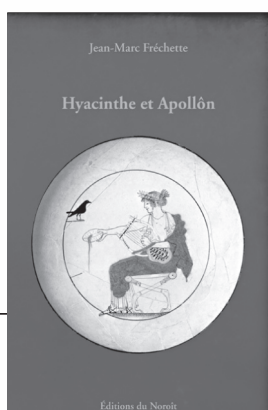
www.lenoroit.com

Veilleur sans sommeil
(choix de poèmes) 1974-2008

Jacques Rancourt
Présenté par Henri Meschonnic
Coll. Ovale

Hyacinthe et Apollon

Jean-Marc Fréchette



DIFFUSION DIMEDIA
Éditions du Noroît

Presses de l'Université du Québec

www.puq.ca

LA SPECTACULAIRE DÉROUTE DE L'ISLANDE

L'image de l'Islande à l'étranger
durant la crise économique
de 2008

DANIEL CHARTIER

En quelques jours, l'un des pays les plus riches et égalitaires du monde, l'Islande, bascule dans un chaos financier qui le mène à une spectaculaire déroute financière, éthique, morale et identitaire. Daniel Chartier retrace, grâce à des milliers d'articles parus dans la presse étrangère, le fascinant renversement de l'image de l'Islande pendant la récente crise mondiale.

248 pages | 28\$

LA SPECTACULAIRE DÉROUTE DE L'ISLANDE



Presses de l'Université du Québec

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La voix nécessaire de Lise Payette



LOUIS CORNELIER

Élie députée du Parti québécois dans Dorion en 1976, Lise Payette fut ministre dans le premier gouvernement Lévesque jusqu'en 1981. Pierre Bourgault — je dois à Jean-François Nadeau de me l'avoir rappelé — l'aimait beaucoup, comme en font foi deux textes publiés dans le tome 1 de ses *Écrits polémiques*. En 1979, il signait une chronique intitulée *Lise Payette ou la rigueur avant tout*. En février 1981, quelques jours après l'annonce de la démission de la ministre, il la présentait comme une femme «*intelligente, forte, courageuse, militante et compétente*». Le Parti québécois, constatait-il, avait besoin d'un nouveau leadership et «*on ne pourrait trouver au Québec quelqu'un de mieux préparé et de plus compétent qu'elle pour accomplir cette tâche des plus nécessaires*». Le rêve de Bourgault ne se concrétisera pas.

Est-ce parce que l'expérience de Lise Payette au pouvoir avait été décevante pour elle? Ce n'est pas ce qu'elle racontait, en 1981, dans *Le Pouvoir? Connais pas!*, un fringant récit de son passage en politique que viennent de rééditer les éditions Athéna. Au pouvoir, Lise Payette a réalisé des choses importantes, parmi lesquelles on compte la réforme de l'assurance automobile sur le principe de la mise en commun des risques («*no-fault*»), la Loi de protection du consommateur et le développement d'une nouvelle sensibilité gouvernementale à l'égard de l'égalité des sexes (notamment par une réforme du Code civil), mais elle a aussi connu de solides déceptions, dont le fameux épisode des «*Yvette*» en mars 1980.

Dans le préambule rédigé pour cette nouvelle édition, Lise Payette affirme avoir écrit ce livre, à l'époque, «*pour qu'il aide les femmes à comprendre que la bataille du droit de vote* [dont on fé-

taut le 70^e anniversaire le 25 avril dernier] est peut-être terminée depuis longtemps, mais que l'égalité des femmes en politique reste un idéal qui est loin d'être atteint». Contrairement aux hommes, remarque-t-elle, les femmes qui quittent la politique «*ne laissent pas de témoignages qui pourraient servir de mode d'emploi pour celles qui vont suivre*». Aujourd'hui, écrivent les éditeurs, le livre s'adresse aussi «*à des jeunes femmes et à des jeunes hommes qui n'ont pas vécu cette période*» et qui pourront tirer une leçon du parcours de la politicienne féministe.

Cet ouvrage, même trente ans plus tard, se lit comme un charme. Rédigé avec la clarté, l'élégance et la sincérité qui caractérisent le style de Lise Payette, il présente un indéniable intérêt historique et parle encore à notre présent. «*La misère, l'injustice et l'oppression m'ont toujours empêchée de dormir*», y écrit l'ex-politicienne dans un beau plaidoyer, plus nécessaire que jamais, contre «*une sorte de nihilisme de l'engagement politique*».

Un univers d'hommes

Quand elle est élue en 1976, Lise Payette débarque dans un univers d'hommes. Avant elle, deux femmes seulement — Marie-Claire Kirkland et Lise Bacon — ont été élues à l'Assemblée nationale. En 1976, elles sont cinq, mais elles n'ont pas encore le droit de porter le pantalon! «*J'ai bien été élue de façon démocratique, j'ai fait partie du Conseil des ministres, mais sans jamais m'y sentir égale, comme un francophone devant travailler en anglais tout le temps*», écrit Lise Payette pour expliquer le sens du titre de son livre. *J'ai eu souvent le sentiment de devoir traduire mes pensées en "langue d'homme" pour essayer de leur faire comprendre de quoi je parlais*. Aujourd'hui, l'Assemblée nationale compte 29 % de femmes et le Parlement fédéral, environ 20 %.

Toutefois, quand Lise Payette affirme qu'elle sentait qu'elle n'était pas vraiment au pouvoir et que son rôle «*était un rôle d'opposition à l'intérieur du pouvoir*», il n'est pas évident que cela s'explique uniquement par le fait qu'elle soit une femme. Ses profondes convictions social-démocrates bousculent aussi les politiciens traditionnels.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Lise Payette en 1979

Elle a bien sûr raison de dénoncer l'injustice du double standard qui fait «*qu'une femme politique, par exemple, devrait avoir l'âge convenable, la silhouette élégante, une certaine beauté en plus de l'intelligence, pour travailler aux côtés de ces brummels bedonnants, chauves ou moumoutes, qui ont parfois les yeux pochés, le teint blafard et souvent sont mal lavés*», mais cela ne résume pas tout. La franchise et le profond sens de la justice de la politicienne, qu'on retrouve au cœur de l'affaire des «*Yvette*» où elle dénonçait le sexisme

des manuels scolaires et, accessoirement, le traditionalisme de Mme Ryan, ont aussi heurté ses collègues à l'approche plus pépère. Contrairement à Lise Payette, d'ailleurs, je ne suis pas convaincu «*que les femmes ont un bon sens particulier qui manque terriblement au sommet de la pyramide du pouvoir*», ce qui ne m'empêche pas de souhaiter leur présence à ce sommet, par souci d'équité, tout simplement.

Les pages que Lise Payette consacre au référendum de 1980 n'ont rien perdu de leur pertinence. Elle dénonçait, alors, le marchandage auquel donnait lieu l'échéance référendaire. Si le gouvernement ne nous donne pas ceci, nous voterons non, entendait-on à gauche comme à droite. «*Comme si au lieu de s'entendre sur la maison à acheter, toute la famille s'était mise de la partie pour imposer tel meuble, telle décoration*», se désole Lise Payette. Avec pour résultat que les Québécois et les Québécoises vivent encore à la belle étoile. Pourtant, écrite en 2010, c'est «*sur notre dos*» que se construit le Canada d'aujourd'hui, et le marchandage, aurait-elle pu ajouter, n'a pas cessé.

En 2005, dans un petit ouvrage consacré au journalisme québécois, je parlais d'*«humanisme banal»* pour qualifier les chroniques de Lise Payette au *Journal de Montréal*. En 2007, refusant de jouer les briseurs de grève au moment du lock-out au *Journal de Québec*, elle est virée par Quebecor. Impressionné par son intégrité, je me souviens d'avoir suggéré à un cadre du *Devoir* de l'engager, en arguant que la place d'une telle femme était chez nous, ce qui fut fait en novembre 2007. J'aime croire que j'ai eu une petite influence dans ce dossier.

«*Elle a des principes*, écrivait Bourgault, *et je ne connais personne qui ait pu lui en faire démoder*». Sa voix, calme et belle, hier comme aujourd'hui, même si elle semble parfois un peu lasse, reste nécessaire aux amis de la justice sociale.

louisco@sympatico.ca

LE POUVOIR? CONNAIS PAS!

Lise Payette
Athéna (nouvelle édition)
Outremont, 2010, 148 pages

HISTOIRE

Un curé plus frondeur que Papineau?

MICHEL LAPIERRE

En 1839, Étienne Chartier, l'un des très rares prêtres patriotes, déclare dans une lettre à Papineau que, si celui-ci avait eu «*autant de courage que d'éloquence*», il serait «*peut-être aujourd'hui glorieusement assis dans le fauteuil présidentiel de la République*» du Bas-Canada. Mais, deux ans plus tard, il écrit à M^{re} Bourget pour désavouer sa propre participation au mouvement de 1837. «*Qui veut faire l'ange fait la bête*», aurait dit Pascal.

Mais Gilles Boileau différencierait d'opinion, même si c'est lui qui rapporte les faits dans *Étienne Chartier. La colère et le chagrin d'un curé patriote*, précieux ouvrage inspiré de documents inédits grâce à la collaboration du chercheur Léo Chartier, descendant en ligne collatérale de l'ecclésiastique. L'historien tient à nous convaincre du caractère «*irréprochable*» de la vie d'un prêtre «*dévoué*».

À le lire, on a toujours l'impression que les nombreux adversaires de l'abbé Chartier, qu'il s'agisse des sulpiciens, d'évêques ou de confrères, ont tort de voir en celui-ci un esprit chicanier, inconstant, exalté. Né près de Montmagny, Étienne Chartier (1798-1853) fut tour à tour journaliste en colère contre ses patrons, avocat sans cause, instituteur laïque et prêtre. Premier directeur du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il fut congédié en raison de ses attaques contre l'oligarchie britannique et de rumeurs de sodomie pratiquée avec des élèves.

Boileau se garde d'évoquer ce dernier détail, même s'il cite le drôle de plan d'études (1828)

que Chartier imposait au petit séminaire: «*Y a-t-il rien de plus ridicule que de défendre si explicitement les amitiés particulières?... En dépit des maximes de collègues, on s'aimera à Sainte-Anne*». Souvent criblé de dettes, le prêtre, en conflit avec les marguilliers ou l'évêque, doit changer de cure deux fois avant de diriger la paroisse de Saint-Benoît.

C'est surtout là, dans la région des Deux-Montagnes, qu'il s'illustre au milieu des Patriotes. À couteaux tirés avec M^{re} Larivière et sa tête mise à prix par le pouvoir colonial britannique, il se réfugie aux États-Unis. Révolutionnaire repent, il reviendra finir ses jours chez nous en continuant d'exercer son ministère sacerdotal.

Obnubilé par le jusqu'au-boutisme du Chartier d'avant 1841, Boileau minimise la rétractation du prêtre au point de prétendre que Papineau «*a peut-être connu lui aussi un moment de faiblesse, confinant à la lâcheté*». Mais il a raison d'admirer ces mots que Chartier prononça dès 1829: «*Qu'est-ce donc qui sauvera le Canada du mépris, de la dégradation, de l'esclavage politique? L'éducation, l'éducation politique...*»

Pour que le remède se répande et que le Canada des années 1820 se confonde avec le Québec, il fallait attendre la Révolution tranquille. On ne pouvait reprocher à Papineau de ne pas avoir affranchi un peuple alors incapable, en grande partie, de concevoir sa libération.

Collaborateur du Devoir

ÉTIENNE CHARTIER

Gilles Boileau
Septentrion
Québec, 2010, 366 pages

PHILOSOPHIE

BHL, malgré tout

LOUIS CORNELIER

On s'est beaucoup amusé, non sans raison, du fait que Bernard-Henri Lévy, dans son dernier livre, soit bêtement tombé dans le piège d'un canular. Le philosophe a cité, avec le plus grand sérieux, un ouvrage de Jean-Baptiste Botul sur Kant. Or cet opuscule se voulait une joyeuse mystification. Cette bourde, qui n'occupe qu'une page sur 128, suffit-elle à discréditer le travail du penseur-vedette? Une telle conclusion, qui ferait plaisir à beaucoup de monde, est injustifiée.

De la guerre en philosophie est un solide essai philosophique. Rédigé dans une langue somptueuse et envoûtante, il constitue la réplique de BHL aux «*bonnes âmes s'inquiétant de ce que la philosophie ne soit plus* [son] *souci principal*». Dans ce petit traité, l'écrivain, puisqu'il revendique aussi ce titre, explique donc comment il philosophe.

La philosophie, selon lui, «*n'est pas l'amie de la sagesse, mais l'amie de la vérité*». Pour accomplir cette mission, elle doit procéder par la fabrication de concepts (à son crédit, BHL revendique ceux d'*«idéologie française»*, de «*volonté de pureté*» et de «*fascisclanisme*»), qui s'inscrivent dans un système. Ce dernier, toutefois, ne doit pas avoir pour but de révéler le système caché qui gouvernerait le monde puisque le fonctionnement du monde répond moins à un système qu'au désordre. Aussi, explique BHL, «*c'est pour éviter l'effondrement final ou total, le retarder, le contrarier, que j'ai toujours eu, et que j'ai toujours, l'ob-*



FABRICE COFFRINI AFP

Bernard-Henri Lévy

cure certitude que seule peut nous sauver, non un Dieu, mais la digne d'un système». Il ne s'agit pas tant, ajoutera plus loin le philosophe, d'interpréter ou de transformer le monde que de le «*réparer*». On reconnaît là le mot d'ordre camusien pour un réformisme de gauche.

Hors des cercles universitaires, par choix, assure-t-il, BHL dit refuser «*ce mouvoir de toute pensée qu'est devenue l'Université*», afin de pouvoir philosopher «*dans la rue*» (à la télé ou dans les salons chics, corrigeront certains). Il affirme aussi que le culte du dialogue ne rime à rien en cette matière. «*La philosophie, lance-t-il, se fait entre soi et soi. Elle suppose, non autrui, mais son fantôme ou, plus exactement, le murmure du monde avec qui elle a, déjà, bien assez à faire pour ne pas s'encombrer, en plus, de cette illusion communicante*». Il faut, insiste BHL, philosopher «*contre*». Contre le sens commun ou le bon sens, contre nos adversaires. Et se servir, pour cela,

des grands morts comme des grands vivants, philosophes, écrivains, scientifiques ou religieux, puisque «*la philosophie n'a pas d'âge*» et que les autres champs ne lui sont pas étrangers. Il faut, dans cette «*guerre*» qui a lieu maintenant, pratiquer une «*lecture corsaire*» et ne jamais hésiter «*à éperonner un auteur et à en faire une carte dans [son] jeu, un moment de [sa] stratégie*».

La chouette de Minerve ne prend son envol qu'au début du crépuscule, écrivait Hegel pour indiquer qu'on ne peut vraiment philosopher sur le réel qu'en différenciant. «*Il faut réduire la chouette [...]*, propose BHL dans un des plus beaux passages du livre, *lui apprendre à battre des ailes dans les grands vents de l'Histoire*». Tenant d'une philosophie engagée qui ne saurait se contenter de brillantes méditations menées après coup, BHL propose même «*de changer d'animal*» et de plutôt s'inspirer de la biche de l'aurore, rencontrée au Psaume 22 de la Bible. Métaphore de Dieu qui vient en aide aux hommes en péril, dès l'aurore, pour dissiper les ténébres, la biche philosophique de BHL «*surgit dans le réel*», «*bondit sur le champ de bataille*» et n'ambitionne pas de refaire le monde, mais simplement de le rendre moins mauvais, «*à peu près habitable*».

Interventions ponctuelles

On pourra trouver tout cela, qui est très beau, un peu abstrait. Cet ouvrage, faut-il le rappeler, traite essentiellement de questions de méthode. Pour fréquenter les combats plus concrets du philosophe, on lira alors *Pièces d'identité*, une brique de 1344 pages qui regroupe les multiples et récentes interventions ponctuelles de BHL sur la philosophie, la littérature, le judaïsme, l'art, les États-Unis, la politique internationale et, bien sûr, sur BHL lui-même, qui ne s'oublie jamais.

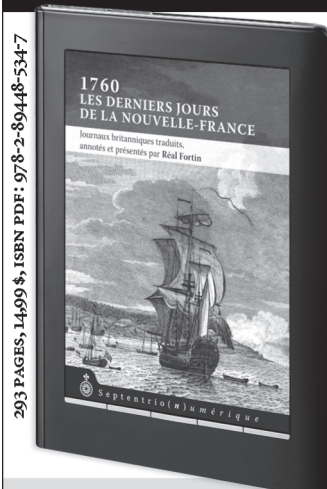
Irritant en internationaliste poseur qui semble souvent regarder de haut les questions sociales intérieures, BHL, malgré ses défauts, ses outrances (au nombre desquelles je compte son concept d'*«idéologie française»*) et quoi qu'en disent ses nombreux contempteurs, reste un écrivain prodigieux et un intellectuel stimulant.

Collaborateur du Devoir

DE LA GUERRE EN PHILOSOPHIE ET PIÈCES D'IDENTITÉ

Bernard-Henri Lévy
Grasset
Paris, 2010, respectivement 140 et 1344 pages

1760 UNIQUEMENT EN NUMÉRIQUE !



1760 L'Angleterre et ses colonies d'Amérique se préparent à une invasion totale de la Nouvelle-France à Montréal et le long de la rivière Richelieu. Le présent ouvrage regroupe la traduction de journaux de militaires et de miliciens qui ont participé à cette invasion.

Jusqu'à ce jour, peu de volumes de notre histoire nous ont placé au cœur de cette armée britannique qui a modifié le développement de l'Amérique du Nord et qui, encore aujourd'hui, a laissé des conséquences irréversibles.

ESSAYEZ LE FEUILLETAGE EN LIGNE CODE : 2451

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES
Membre de l'

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL
514-523-6389

En enterrant Godot

SAMUEL BECKETT

Celan, les lieux d'un déplacement explore autant l'œuvre littéraire que l'œuvre de traduction du poète, à qui l'on attribue d'avoir prouvé qu'on pouvait encore écrire de la poésie après Auschwitz. Ce livre paraît dans la collection «Nouveaux classiques», dirigée par Antoine Spire, qui signe aussi la préface. - Le Devoir

EN BREF

Un livre consacré à Paul Celan

Alexis Nouss, professeur associé de littérature à l'Université de Montréal, consacre un livre au poète roumain de langue allemande Paul Celan, publié aux éditions Le Bord de l'eau. Paul